Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 38

Artikel: Les effets de l'atropine
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-187832

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vingt-unième année. N° 38 Samedi 22 Septembre 1883.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :	On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin	PRIX DES ANNONCES :
SUISSE : un an . . . . 4 fr. 50 six mois. . . 2 fr. 50 ETRANGER : un an . . 7 fr. 20	MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.	La ligne ou son espace, 15 c. — Pour l'étranger, 20 cent.

Les effets de l'atropine.

On nous écrit de Genève :

« Voici une petite histoire assez jolie, dont je puis vous garantir l'authenticité :

J'ai depuis trois mois une domestique qui a été traitée à l'Asile des Aveugles de Lausanne, d'où elle est sortie presque entièrement guérie. De là, elle a dû néanmoins passer encore quelques semaines dans une infirmerie du canton, après quoi elle crut pouvoir prendre du service. Tout à coup elle éprouva dans l'œil des douleurs si vives, qu'il ne lui fut plus possible de vaquer à ses occupations.

Sur mon conseil, elle se rendit chez un docteur. Malheureusement celui-ci était absent, mais il s'était fait remplacer par un collègue. Peu habitué, paraît-il, à voir des clients pauvrement vêtus, il fit entrer la malade et lui demanda d'un ton bourru ce qui l'amenait. Ma domestique, tout interloquée, répondit timidement qu'elle avait mal à un œil et souffrait cruellement.

Là dessus, et sans trop y regarder, l'homme de l'art introduit dans l'œil la quantité d'atropine voulue pour dilater la pupille et faciliter l'examen de cet organe.

La malade ne bouge pas ; mais comme l'effet tarde à se produire, le praticien renouvelle l'opération.

Soudain, il dit à la jeune fille : « Que diable vous êtes vous mis dans l'œil avant de venir, vous avez fait quelque chose ?... »

— Rien, monsieur.

— Je vous dis que oui, moi !

— Non, monsieur, je vous assure ; c'est celui qui est en verre.

La douleur provenait en effet de l'œil postiche qu'on lui avait adapté récemment et qui, se trouvant un peu trop gros, la blessait. C'était à l'oculariste qu'il fallait recourir et non à l'oculiste.

Cet incident, tout insignifiant qu'il paraisse, n'en portera pas moins ses fruits dans le domaine de la science : on sait maintenant que l'atropine n'a aucune influence sur les yeux de verre. »

Coppée raconté par Coppée.

M. François Coppée, poète et conteur, auteur dramatique aussi, dont s'enorgueillit la littérature contemporaine, se présente à l'Académie française pour le fauteuil que la mort de Jules Sandeau a rendu vacant. On ne lira pas sans intérêt cette notice biographique où l'écrivain exquis se raconte lui-même, dans une lettre intime, avec autant de tact que de modestie :

Mon cher ami, — Voici la notice biographique que vous m'avez demandée.

Je suis né à Paris, en 1842, de parents parisiens ; mon père était un modeste employé du ministère de la guerre. La famille était nombreuse, on n'était pas riche ; mais on s'aime mieux à vivre à l'étroit, les uns serrés près des autres. Mon père avait une nature de rêveur, adorait les lettres ; il m'apprit à les aimer, et, dès les premières années du collège, j'ai aligné des lignes inégales, avec une rime au bout.

C'était au lycée Saint-Louis, où je n'étais qu'externe. Le soir, je faisais mon thème près de la lampe unique, sur la table qui réunissait toute la famille autour d'elle. Je fis d'ailleurs des études médiocres et incomplètes.

J'étais un enfant débile, un écolier paresseux, mais il y avait déjà des vers en marge de mes cahiers.

Plus tard, j'ai été pris d'une fringale de lecture et j'ai complété tant bien que mal mon instruction.

J'étais encore bien jeune quand une de mes sœurs se maria ; puis une autre mourut, puis le père s'en alla à son tour, et je restai seul, avec ma mère et ma sœur aînée.

Chef de famille à vingt ans ! C'était dur et doux à la fois.

A mon tour, j'étais devenu commis de la Guerre, et, comme le père, j'apportais mes appointements à la fin du mois pour faire aller le ménage.

J'écrivais toujours — et toutes sortes de choses : des nouvelles, du théatre, des vers surtout. J'ai plus tard condamné tout cela.

C'est à vingt-trois ans que je commençai seulement à croire que certaines de mes poésies méritaient d'être publiées. On m'encouragea dans le cénacle présidé par Catulle Mendès, où je venais de pénétrer.

Je dois une reconnaissance infinie à Mendès. Jamais sans lui je n'aurais pris confiance en moi. Le *Reliquaire*, mon premier recueil, parut en 1866 ; les *Intimités*, en 1867 ; j'avais déjà donné quelques pièces au fameux *Parnasse contemporain*, qui fit tant crier, mais qui a rendu, en somme, si grand service à la poésie.

Mais j'étais toujours profondément inconnu ; quel